McKEW PARR COLLECTION

MAGELLAN
and the AGE of DISCOVERY

TRUTH · EVEN · UNTO · ITS · INNERMOST · PARTS
אמת

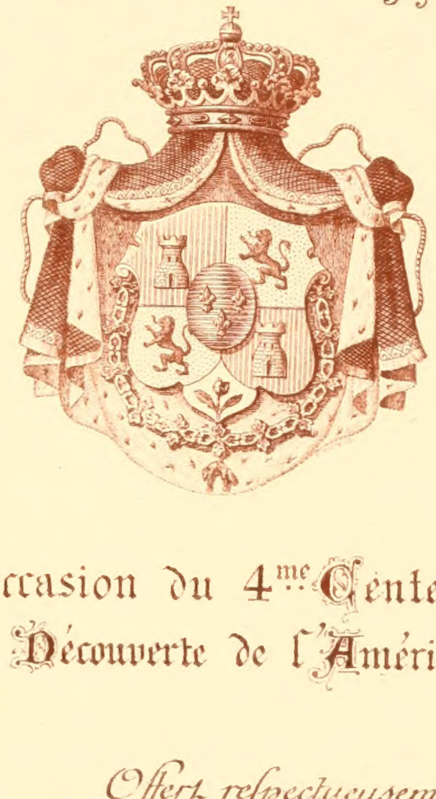
PRESENTED TO
BRANDEIS UNIVERSITY • 1961

Stetson Collection

26102
2824

Dédié à Sa Majesté

la Reine d'Espagne



à l'Occasion du 4me Centenaire
de la Découverte de l'Amérique.

Offert respectueusement par l'auteur
Adriano de Oliveira

Villa Léonie
Bezons - France.

Stelmans, Graveur, 15, Bd Montmartre Paris

Éloge

de

Christophe Colomb

par

Adriano de Oliveira

Stelmans. Graveur. 15. Bd. Montmartre Paris

Éloge de Christophe Colomb

1436 + 1506

Unus erat mundus. — Duo sint! ait iste: Fuere.
(Gagliaffi)

Les siècles passent, jetant leur linceul d'oubli sur les générations qui se sont mues sur terre; mais du sein de ces générations, poussières couchées dans la poussière, quelques noms surgissent, grandioses, dont la mémoire défie les siècles et que la nuit des temps ne couvrira jamais.

Parmi ces noms, au premier rang, est celui de Christophe Colomb.

Fut-ce un génie que cet homme? Oui certes, si le génie est surtout fait de patience et d'opiniâtreté

comme on l'a prétendu. Oui, encore, s'il est marqué comme d'un sceau par l'esprit de prophétie et le don de divination. Car tous ces caractères se trouvent en Colomb.

Peut être il serait exagéré de dire que l'homme que nous célébrons, s'est, il y a quatre cents ans, levé de son obscurité pour dire aux princes étonnés : « La terre ne finit pas où vos vaisseaux s'arrê- « tent ; il doit y avoir, il y a au sein de l'Océan « dont vos frêles navires n'ont jamais parcouru « l'insondable étendue, des mondes inconnus que « je veux révéler ».

Helas ! il est bien vrai que les savants du XVe siècle n'allaient pas jusqu'à supposer l'existence d'un nouveau monde. Qui eût parlé alors d'un autre continent par des raisons d'équilibre terrestre et de pondération du monde en ce temps connu, se fut fait traiter d'insensé. Et les géographes d'alors n'eussent failli à citer Aristote, invoquer Strabon et appeler Sénèque en témoignage pour confondre l'imposteur et railler le dément.

L'amiral fut de son temps ; il est mort, on peut l'affirmer, sans avoir jamais su qu'il avait ajouté au monde ancien un nouveau monde.

Mais qu'il ait su aller aux Indes par un chemin plus court, qu'il soit resté toute sa vie dans l'ignorance du fait merveilleux accompli, croyant terres d'Asie les îles américaines auxquelles il imposait des noms, il n'en est pas moins hors de conteste qu'il fut bien réellement, quoique à son insu, le découvreur de l'Amérique et que nous lui en devons, à lui tout le premier, l'heureuse connaissance.

Et de ce que le fait a dépassé en résultats immenses la pensée déjà géniale du grand navigateur, est-il permis d'en faire une ombre à son auréole, une tache à sa gloire ?

Que nous importe si Colomb jugeait le monde plus petit qu'il ne l'est en réalité ! Ne nous l'a-t-il pas agrandi de moitié !

A Lamartine dont le génie se prosterne devant

cet homme jetant héroïquement sa vie aux hasards d'un Océan inconnu et plein de fantômes.

Rubicon de 1500 lieues bien plus irrémédiable que celui de César, " dirons-nous avec une nuance de dédain qu'il ne savait pas aller en Amérique ? Qui donc savait alors qu'il existait entre l'Europe et l'Asie en travers de cet océan dont Colomb supposait la route entièrement libre, un obstacle long de plus de 3000 lieues, et qui était un nouveau monde ? Le saurions-nous sans lui qui ne savait pas, qu'il existait ce nouveau monde ? Le Pythéas Marseillais, les Norwégiens du Groënland, les Normands, ces fouilleurs de mers, tous ces illustres inconnus dont on veut bien faire au grand homme, sinon des rivaux, du moins des prémisseurs, nous avaient-ils jamais revélé l'Amérique ?

Et Colomb nous l'a donnée !

Elle était simple, l'aventure, disaient déjà les envieux du temps de l'Amiral. Il ne s'agissait

que d'aller à pleines voiles devant soi, s'orientant à l'ouest. Aussi simple vraiment que de faire tenir un œuf debout sur une de ses pointes. Mais il fallait songer à en écraser la coquille, et nul, hormis Colomb, ne put s'en aviser. Trouver des terres habitées où on ne voyait que de l'eau, n'était sans doute pas difficile, disait de son vivant le grand homme narquois, mais il fallait y songer.

Ce sera la gloire éternelle de Colomb d'avoir songé à cette chose simple.

Mais à ces détracteurs, rappetissant après réussies les entreprises à leur taille, n'eut-il pas manqué la pensée, que la hardiesse d'exécution aurait encore fait défaut.

Il fallait affronter un Océan inexploré, fécond en surprises et fertile en tempêtes; il fallait se lancer dans l'inconnu des mers, donner toute sa toile au vent d'Est qui précipitait la flotille dans le hasard, la perdition peut être. Il fallait

aller de l'avant, aller toujours, aller quand même, alors que l'horizon se couvrait de nuages, que la tempête grondait, plus terrible qu'au Ciel dans le cœur des marins. Il fallait oublier la patrie absente que chaque heure écoulée mettait plus loin du matelot sans espoir de retour peut-être. Il fallait jouer sa vie — cela n'était rien pour Colomb, — mais il fallait, hélas! jouer la vie de tous ses compagnons crédules en sa foi, braver l'Océan, tenter Dieu.

L'Amiral fut beau joueur.

Il ne livrait d'ailleurs pas au hasard la suprême partie qu'il avait engagée.

Elle était née, non d'un caprice, mais des méditations de près d'un demi siècle, de ses voyages incessants sur toutes les mers du globe qui avaient valu à Colomb d'être cité déjà comme un des premiers marins de son époque, de son esprit scientifique, allant à l'encontre des idées de son temps, jusqu'à cette étonnante

quasi-divination de la sphéricité de la terre.
La partie que ses caravelles plus lourdement chargées que la barque de César portant avec un héros le vieux monde et la fortune, jouaient dans l'Océan en Août 1492, était-elle, en surplus, la plus difficile à gagner? N'avait-il pas été plus pénible à l'aventurier de lutter contre l'indifférence des peuples, le dédain des Cours, l'hostilité des faux savants de son époque?

Jean II, Roi de Portugal, l'avait bassement trahi, en tentant d'exploiter sans lui le dessein qu'il avait conçu et révélé. Gênes, sa patrie, (bien que les villages de Cogoreo et de Nervi réclament, avec Savone, l'honneur de l'avoir vu naître) refusant d'appuyer ses audacieux projets, avait corroboré l'adage aussi vieux que le monde par lequel nul ne peut être prophète en son pays. Venise était demeurée incrédule, incrédule aussi l'Angleterre.

Et, dans la noble Espagne, elle même, où Colomb devait finir par trouver un

appui, un Concile de savants et de prélats n'avait-il pas, s'appuyant sur l'autorité de l'Ecriture Sainte expressément nié la rotondité de la terre, traitant le Gênois d'hérétique et lançant sans vergogne l'hérésie scientifique : « Qu'alors même que la terre serait de « forme sphérique et qu'on pourrait descendre dans « l'autre hémisphère, il deviendrait impossible de « remonter dans celui-ci » ?

Mais, pour acharnées qu'elles fussent, les contradictions ne purent tenir contre sa foi vaillante. Accuser d'hérésie ce grand chrétien, presque un mystique, ce pratiquant fervent !

L'exagération de l'attaque, la fit porter à faux. Colomb n'eut pas de peine à retorquer les arguments captieux des adversaires qui fermaient à sa voix leurs oreilles et leurs consciences, et il conquit de haute lutte l'appui du Roi et surtout de la Reine d'Espagne dont la pitié chrétienne pour les infidèles en péril de damnation servit

ses desseins à souhait.

Et avec ses trois frêles navires, il allait maintenant à la conquête des terres inconnues, porté par des flots que n'avait jamais labourés la quille d'un vaisseau, commandant à son impatience, à son inquiétude, peut être, l'œil serein, le visage calme au milieu d'un équipage que terrorisait l'inconnu, feignant de ne pas entendre la révolte sourde du bord qu'il n'eut pu réprimer, diminuant pour ces pusillanimes compagnons les distances parcourues, et gardant dans ses inquiétudes de capitaine en péril sa sérénité de savant pour observer pour la première fois la direction de l'aiguille aimantée.

Pas un nuage dans le Ciel dont son œil n'ait fouillé la profondeur, pas une herbe marine qu'il n'ait vue à ses pieds pour étudier l'éloignement des côtes. Et l'on vole à un but que nul ne connait et que Colomb paraît avoir fixé! Quand, le premier, il aperçut une lueur terrestre allumer dans la nuit

son reflet vaillant, l'Amiral ne dut-il pas voir là un symbole de la lumière intérieure qui l'avait guidé jusque-là dans la nuit, plus épaisse que les ténèbres du soir de l'universelle incrédulité ?

Il hésitait. « Terre ! » a crié la vigie Rodriguez, et Colomb, tombé à genoux, entonne comme un chant de justification le Salve Regina que répètent les équipages . . . .

. . . .

Ici se place une légende que tous les historiens ont refutée, mais qui va bien à notre héros et que nous ne pouvons nous défendre de mettre en vers :

L'Espagne a disparu depuis des mois. La mer
Écume et bout. La nuit se coupe d'un éclair.
Un frisson, du grand mât à la quille dolente,
A secoué la nef. Pilote veille au grain.
Hardi, les matelots ! Du cœur et de l'entrain
Voici qu'arrive la tourmente !

Fausse alerte ! L'orage a cessé. Dans les Cieux
La lune a reparu sereine, à tous les yeux.
Mais quoi ! Le voile noir qu'étendait ce nuage
Au dessus de nos fronts déjà découragés
De l'âpre lutte où nous nous trouvons engagés,
Etait un bien triste présage.

Et ce fatal vent d'est qui souffle et souffle encor,
Du grand chasseur des eaux ne serait-il le cor
Sonnant pour l'hallali la suprême fanfare ?
Où donc est notre Espagne ? Où donc le continent
Que l'étranger promit ? O désenchantement,
Qui nous accable et nous effare !

L'Espagne est à jamais fermée à ses enfants.
Quelle terre, ô Génois nous verra triomphants,
Arborer sur son sol notre auguste bannière ?
Imposteur, tu mentais ! Lambeaux après lambeaux,
Des requins la faim meurtrière !

S'il est temps encore, en arrière, Génois !

Le Cap sur la Castille ! Espagne ! Tu le dois
Aux malheureux dont tu trahis la confiance
On te dit bon marin. Sauve-toi. Sauve-nous !
Sinon, de l'équipage allume le courroux :
La mort punira ta démence !

« Traîtres ! Lâches ! Mutins arrière, vous d'abord !
« Insensés qui portez la révolte à mon bord.
« Quand nous touchons au but, quand la terre est prochaine !
« L'Espagne ? Elle est trop loin ! Mais sachez-le : trois jours
« Ne s'écouleront pas sans achever le cours
« De l'entreprise que je mène. »

Et l'émeute hurlante, ajournant son dépit,
Reculant sa vengeance, accorda le répit
On alla plus avant trois jours sur l'Atlantique.
Miracle ! Les trois jours n'étaient pas terminés :
Terre ! Terre ! a crié le veilleur. Prosternés
Les loups chantaient un saint cantique.

San Salvador, Conception, Fernandine, l'Ile Isabelle, les îles Mucaras, Cuba et Haïti, voient passer Colomb tour à tour. L'Indien nu, des rivages, regarde comme un Dieu cet Européen majestueux, affable et doux dans sa grandeur, qui, pouvant être un maître étant un conquérant se contente d'être un ami et de s'imposer comme un père.

Aussi, quand au retour de son premier voyage le roi qui l'anoblit lui dicte la devise : « A Castille et à Léon Colomb donne un nouveau monde » le grand homme peut triompher justement. Sa gloire devant laquelle l'envie même est contrainte de courber son front ravagé est vierge de toute souillure.

Mais le cadre de cet article est tel qu'il ne nous permet pas de suivre le héros dans le cours de ses conquêtes. Tout au plus pouvons-nous essayer d'éclairer d'un trait fugitif la grande figure que nous sommes impuissants à peindre.

Le génie de Colomb serait à célébrer en vers d'épopée, mais le génie de Colomb n'est pas ce qui frappe le plus notre admiration. Nous courbons plus bas notre front devant l'homme et surtout devant le malheureux.

Qui fut plus "homme" que Colomb? S'il n'a jamais, c'est fort probable, cité la maxime de la sagesse antique : « homo sum et nil humani a me alienum puto ». Il l'a, ce qui vaut mieux, toujours mise en pratique.

Il était apparu comme un Dieu, disions-nous, aux crédules habitants des iles découvertes. Son prestige s'évanouit par les querelles que suscita dans le camp des Espagnols le partage de l'or, ce terrible ferment de discordes. Mais l'Amiral tint à honneur de rester pour tous un homme.

Il y parvint. Sa réputation de droiture, sa loyauté, son esprit de justice, lui méritèrent toujours bien plus que le respect, la confiance des indigènes. Les rares qua-

lités mises en haut relief par les appétits brutaux de ses soldats, lui ont valu de la part de ses historiographes l'éloge qui le peint le mieux.

« Il était digne, dit l'un d'eux, de personnifier le vieux monde auprès du « nouveau, car il portait à ce nouveau « monde toutes les vertus de l'ancien sans « aucun de ses défauts. »

La sagesse native et innée des peuplades s'inclinait devant sa justice. Les vieux caciques lui tendaient la main comme à un frère, et les peuples le vénéraient comme un messager de leurs dieux.

L'or même ne peut le corrompre, corrompant tout autour de lui. Il donna des mines d'or à sa patrie d'adoption, et lui, qui avait droit au dixième des prises en vertu du traité conclu à Santa-Fé, ne posséda jamais, comme il le dit lui même, une tuile en Espagne.

Pauvre, il le fut toujours, parcequ'il fut toujours humain et qu'il entendit rester toujours juste.

Mais de quelle humanité et de quelle justice a-t-on payé le Capitaine qui enrichit l'Espagne et dont la Statue devrait être coulée dans cet or qu'il a dédaigné?

Même au milieu de ses conquêtes, l'atroce jalousie, l'atteignit en plein cœur. Calomnié en Espagne, desservi par des envieux, trahi par ses compagnons, ameutés contre lui, le rendant responsable de leurs déceptions, qu'ils devaient à leurs querelles, il voyait de sa tente où un mal inconnu le tenait terrassé, ses matelots furieux lui jeter comme un reproche et un outrage l'entreprise qu'il avait osé concevoir et exécuter. Castille! Castille! Grondait l'émeute devant le lit du moribond. Un escobard dont le nom est devenu depuis le synonyme de la

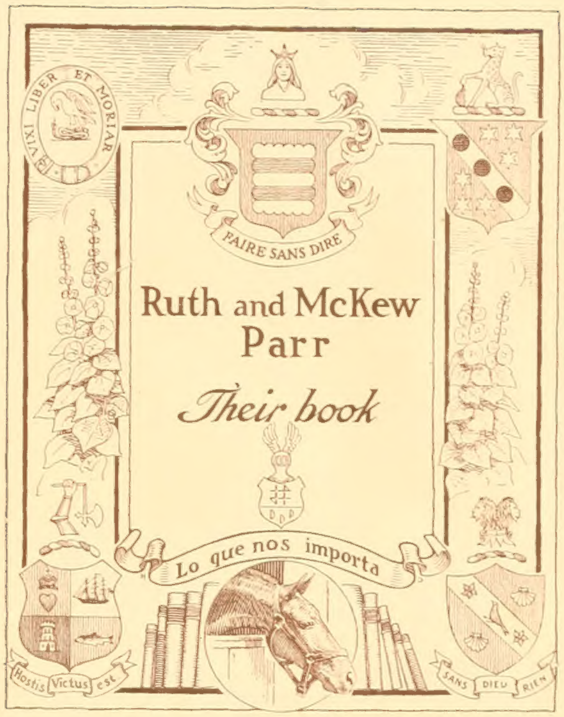
perfidie lâche, jetait à sa détresse comme une dérision: quand la famine le pressait, un pot et un baril de vin. François de Bodeville, ignominie dernière, le faisait mettre aux fers et envoyer en cet état dans l'Espagne par lui conquérante. Et quand un officier comme Alphonse de Villejo, s'indignait de ce traitement et voulait briser ces liens, Colomb n'avait-il pas raison de garder une âme fière et plus grande que sa détresse en priant qu'on lui laissât ces témoins de l'ingratitude de ses concitoyens?

Hélas! Les officiers n'étaient pas seuls ingrats. Le Roi le fut aussi! Il oublia ce qu'il devait à l'Amiral, la disgrâce fut la récompense royale rendue au plus royal des services. Colomb, n'avait plus qu'à mourir. Oublié sous le poids de tant d'ingratitude il se tourna vers le Dieu qu'il avait servi non moins fidèlement, et en espérant meilleure récompense il expira en lui disant:

« In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. »

Et voilà pourquoi sa gloire est éternelle, car elle n'est pas seulement faite de son génie, mais de son infortune !

612



RESTRICTED CIRCULATION
197177